

Après
l'avoir
tuée,
je me suis
assis
sur un haut
rocher.

J'ai gardé longtemps les yeux fermés, jusqu'à ce que mon souffle s'apaise et devienne régulier. Mes membres se sont relâchés et coulaient les uns vers les autres, pareils à ces eaux qui, longtemps retenues et brusquement réunies en une fusion brutale, retrouvent enfin un cours égal et paisible. Ma peau se rafraîchissait sous la brise légère maintenant que je l'ai retrouvée. Maintenant, j'ai retrouvé mon enveloppe protectrice, totale, intacte et étanche, sans trous ni fêlures. Neuve.

Je me suis étendu sur le rocher et j'ai découvert qu'il était lisse comme un lit douillet, qu'il adhéraït aux contours de mon corps et leur faisait de la place. J'ai ouvert les yeux sur une lune énorme et basse. Le ciel était d'un bleu roi, gonflé. De grosses étoiles crues y brillaient intensément, comme si elles venaient d'éclater à l'instant.

Le ciel était frais et proche comme lorsque j'étais gosse. Je l'aurais touché si j'avais tendu la main. Entre le ciel et moi, il n'y avait que l'air pour toute voile, mince et inconsistant, cet air qui circulait dans mes poumons grands ouverts, qui appartenaient désormais à son mouvement ample précis et cadencé.

A cette heure-là, j'étais entré dans le monde. Je buvais le monde à grandes goulées et j'étanchais ma soif. C'est là que j'ai compris : j'avais atteint ce que j'ai cherché toute ma vie à posséder. Tout mon être qui pénétrait dans cet espace et s'y confondait. Comme si je naissais. Je m'abandonnais aux vents et à la forêt, aux vallées et au ciel et ils s'abandonnaient à moi.

J'ai su lorsque je l'ai tuée, et j'ai vu que je l'avais tuée, j'ai su que j'avais bu son âme. J'avais bu son ange et il était désormais en moi. Le ciel s'était ouvert à moi, l'espace, et mon corps aussi. J'ai su que j'étais un saint et que ce corps qui est le mien avait commencé sa lente mais très sûre ascension. Que lorsqu'ils ouvriront un jour ma tombe, ils ne trouveront que mes bandeaux défaits, que des femmes en train de renverser les aromates sur le sol pour s'en aller ensuite, transportées de joie, annoncer la bonne nouvelle.

Celui qui n'a pas tué ne sait pas.

Celui qui n'a pas tué reste à jamais prisonnier de ses illusions, la proie facile de sa propre souffrance, de sa quête harassante d'un salut magique. Sa vie passe, pareille à la vie de mouche des ordures. Elle tourmoie sur place et meurt, ses questions indigestes dans le ventre, sans qu'un bruit agite l'air.

Celui qui n'a pas connu le *hawa*, l'amour, aussi plein, aussi rond, aussi parfait qu'un soleil, ne sait pas. Plein, l'amour, pareil à un champignon nucléaire, fruit d'une déflagration unique, finale et éternelle. Celui qui ne l'a pas vu ne sait pas. Il ne sait pas que le grain de la mort tombe dans l'humidité d'une obscurité parfaite. Lorsqu'on est sûr, dès le premier instant où

l'on touche la Peau, que c'est Elle, cette chaleur réglée, exceptionnellement, définitivement et depuis toujours, pour convenir à la chaleur de la nôtre. Le grain de la mort.

Mais le désir lancinant et glouton ne s'accomplit pas toujours dans le secret des petites âmes. Les petites âmes qui en tombent vite malades. Qui s'adonnent aux larmes, aux chansons sirupeuses, à la longue et triste contemplation des vieilles photos. Ames en suspens, interdites d'accomplissement et de grandeur.

Je bouillonne et je déborde sur ce monde nouveau-né comme un lait béni. Je déborde et ne diminue point. Pas moyen de me réduire car j'ai reçu le pardon... la grâce. La grâce de voir le grain éclore dans l'humidité, grandir, se dilater, fleurir et donner ses fruits. Nous voir tous cueillir le fruit et le manger. Manger le fruit et franchir les portes du Paradis. Y revenir, enfin, avec le mérite et les vertus qui conviennent.

Maintenant, je me lève, abandonne le rocher et marche. Je marche léger et volant. J'ouvre les bras comme le Baptiste et je chante. L'or coule de ma bouche et je chante, célébrant le Nom du Seigneur que j'ai connu. Le Seigneur que j'ai touché et étreint. Je marche et je chante à tue-tête, sans me retourner, sans regarder derrière moi, là où je l'ai abandonnée, près du tas de pierres. C'est que je suis sûr qu'elle n'y est plus... Qu'elle est en moi. Ou qu'elle est montée au ciel.

L'aube était proche et je voyais au loin les toits des petits villages semés sur les montagnes d'en face. Ils étaient encore noyés dans la brume mauve du sommeil... J'ai commencé à chanter, haut et fort, pour le soleil qui allait bientôt se lever pour moi et me noyer dans la splendeur de sa chaleur.

. . .

Une vache tachetée, blanc et brun.

Non, une vache rousse.

Une vache rousse qui broute l'herbe dans une vaste et verte prairie. L'herbe est courte dans la plaine et il n'y a strictement rien d'autre. Pas même un arbre ou une flaque d'eau qui refléterait le bleu intense du ciel.

C'est l'après-midi, et le soleil commence à décliner. De temps à autre, la vache meugle longuement et faiblement. Elle agite la tête de droite à gauche, puis reprend sa position, immobile, et regarde l'herbe lointaine.

Tout cela n'existe pas.

Mais dans toute cette paix, mais à cette paix douce qui me remplissait, correspondait parfaitement l'image d'une vache rousse qui broute.

Le jardin est vaste, immense, mais il y a des coins dérobés. Seules quelques parcelles sont visibles et ce, où que l'on choisisse de s'asseoir, sur l'un des nombreux bancs en bois. C'est que le jardin s'étend, s'enroule autour des bâtiments, et relie les différentes ailes. Il est traversé par des allées et passages bordés de petites pierres et de haies en fleurs. Leur surface est parfaitement polie afin que les chaises roulantes puissent les prendre et y circuler sans effort, sans trop secouer les poids qu'elles transportent, sensibles au moindre choc et vite abîmés.

D'où que je regarde, il m'est impossible de voir les murs qui encerclent le lieu. Ils ne sont pourtant pas très hauts. Du dehors, sur la voie publique, les passants ne voient que les étages supérieurs des bâtiments. Mais pour ceux qui sont à l'intérieur, le mur n'est visible et réel que si l'on s'approche suffisamment de ses pierres dont beaucoup sont couvertes de lichen en raison de l'ombre épaisse que jettent les arbres très haut plantés tout le long du mur.

Les arbres gigantesques sont restés debout pendant toutes ces années, alors qu'étaient abattus et incendiés ceux de la ville. Les petits bois et bosquets aussi. Mais la forêt, sur notre petite colline, est aujourd'hui encore d'un vert tendre et éclatant, bien que la ville soit très proche.

C'est que Deir Essalib – le nom de cette colline éternellement noyée dans la verdure tendre et éclatante – a été l'une des zones les plus sérieusement endommagées. Mais le Seigneur a protégé l'hôpital, comme disent les bonnes sœurs, avec un entêtement et un acharnement aveugle. L'hôpital a donc flotté toutes ces longues années – à l'exception de tous les autres hôpitaux du pays – sur les eaux de la grâce divine. Un curieux hasard a voulu que les combattants, toutes factions confondues,

conviennent – avec le Seigneur – d'épargner ce lieu, ce lieu seul, et de le maintenir à l'abri des bombardements et pilonnages, même ceux qui étaient totalement arbitraires.

C est que Deir Essalib est l'asile psychiatrique où m'a mis la famille, quand ils se sont découragés, et qu' ils se sont sentis las et profondément chagrinés par mon état.

Quand ils m'ont emmené ici, j'ai manqué m'évanouir de stupeur. J'étais effaré de les voir choisir un moment où j'étais heureux, comme je ne l'ai jamais été à aucun autre moment de ma vie, pour me pleurer et me quitter ainsi.

Je me suis mis à crier, mais les mots pour dire les choses ne venaient pas, ne sortaient pas. Ma sœur Asma pleurait à gros bouillons tout en parlant à la religieuse et en croisant l'énorme crucifix noir qu'elle portait au cou. Puis elle est partie, tout en me regardant sans me voir, sans même tenter de déchiffrer le râle qui sortait de ma gorge et de mes poumons en un beuglement que j'essayais désespérément de transformer en mots pareils à tous ceux que j'ai toujours si facilement prononcés. Mais je n'arrivais plus à me rappeler les composantes les plus simples, les plus élémentaires, des mots. Les mots qui partent du fond de la poitrine, parviennent jusqu'à la bouche, s'y remplissent d'humidité et de mouvement et puis se disent...

Asma a commencé à sangloter, tout en rangeant mes quelques affaires dans l'armoire en fer peinte en blanc. Je respirais à fond, par saccades, et je voulais seulement parvenir à articuler son nom, à le sortir de ma bouche avant qu'elle ne parte et ne m'abandonne.

"A-S-M-A..."

Elle marchait dans l'allée quand je l'ai rattrapée, me dégageant de toutes les mains qui voulaient me retenir. Elle tenait la main de la bonne sœur et pleurait. Elle se retournait puis accélérait le pas. Puis elle a franchi le portail qui s'est refermé derrière elle sans que j'aie réussi à lui faire signe de loin, à lui dire que j'étais – ce jour-là précisément – au meilleur de ma forme. Que j'étais un homme heureux.

. . .

Je ne sais combien de temps est passé avant qu'Asma ne revienne me voir pour la première fois. Je ne sais même pas si c'était effectivement la première fois qu'elle revenait me voir. Le plus souvent, ils m'endormaient. Je me suis fâché quand je l'ai vue debout devant moi avec des yeux tristes mais totalement vides. J'ai regardé par la fenêtre à l'autre bout de la salle, là où ils m'ont conduit pour la recevoir. J'ai vu que c'était encore l'automne, comme le jour où ils m'ont emmené ici. Elle n'est donc pas restée très longtemps absente. J'ai vite effacé mes reproches et je lui ai souri. Elle m'a souri aussi.

Elle m'a pris par la main et nous sommes allés dans le jardin. Je regardais sa main menue et le sommet de son crâne qui m'arrivait à peine aux épaules. Asma est de petite taille, comme mon père, alors que je suis bâti bien charpenté, et je ressemble à mon grand-père maternel. Elle m'a installé dans un coin aéré, ensoleillé et elle a continué de me sourire sans me parler. Elle a vu les horribles pantoufles que je chaussais et je les ai brutalement retirées de mes pieds froids. Je lui ai dit : "pourquoi tu m'as ramené des pantoufles dont ne je ne veux pas ?". Et j'ai attendu qu'elle parle.

A cette époque j'oubliais tout le temps où j'étais. Je circulais dans le jardin et je demandais aux gens où on était, mais jamais je n'ai entendu les réponses. Pas une seule fois. Dans la chambre, je ne me posais pas la question, mais dans le jardin – où ils m'ont enfin autorisé à aller – j'oubliais tout le temps où je me trouvais. Puis je me suis habitué à oublier où j'étais. J'ai commencé à prendre plaisir à m'asseoir dans le jardin. A m'y promener.

Toutes les autres visites d'Asma ont ressemblé à la première, bien qu'elle ait cessé de pleurer. Elle a recommencé à me parler et m'apportait une foule de choses que j'avais peine à identifier. Mais Asma commençait à m'ennuyer terriblement. Peut-être parce qu'elle pensait que j'étais triste ou que je suscitais la compassion des autres. J'ai commencé à l'oublier très souvent... comme si elle n'était plus ma sœur. Et quand je la fixais, je voyais mon père. Je voyais mon père, je voyais mon père, je voyais mon père. Je lui disais alors que je voulais monter, que j'étais fatigué. Et Asma s'en allait.

Je vois mon père, une main collée à son oreille. Il se racle la gorge, se met une main sur l'oreille et ferme les yeux, s'apprêtant à chanter de la voix mince et douce qui lui ressemble. La maison est pleine de visiteurs et d'invités qui se taisent dès qu'il entonne son "ôôf " (*NDLR : note qui ouvre un chant folklorique libanais*). Ils reposent les petits verres d'arak et leurs visages rayonnent de satisfaction. Ils hochent la tête et reprennent en chœur : "ôôf...ôôf...ôôf".

Je mets péniblement ma main sur mon oreille, mais ma tête, légère, va dans tous les sens et je ne peux maîtriser son mouvement, même si je la cale avec le poids de tout mon corps. Je la maintiens droite, m'aidant de tous les autres membres afin qu'ils servent de traversins à ma tête. Mais elle continue à flotter comme un bouchon ou bien elle devient molle, tombe et se tord sur un cou flasque comme celui d'un nourrisson.

Souvent, je me décourageais et je la laissais pendre, complètement tordue, malgré la douleur affreuse qui manquait de me faire sauter les vertèbres. C'est que, assez vite, ma tête devenait comme anesthésiée et je l'oubliais. Je me réchauffais, alors, retrouvais mon équilibre et me calmait.

Je me mets la tête parfois sous l'aisselle ou le genou et me recroqueville dessus, espérant remplir son vide par le liquide de mes autres membres, pour l'empêcher de tomber dans tous les sens. Je sais qu'elle va bientôt se calmer, que je vais la dorloter, réglant tout mon corps sur l'unique tempo qui lui convient. Petit à petit, mon mouvement devient régulier, oscillant comme un pendule. Ma voix, en accompagnant le rythme, le précise et le prolonge. Ma voix sortait de mon corps ramassé, roulé en forme de fleur, nénuphar en dérive gracieuse sur l'onde douce de ma gorge. La voix, modulée par mon corps, m'arrivait jusqu'à la gorge, refluaient vers les coins les plus reculés de mon être et y tournait. Je veux chanter comme mon père. Je me mets le corps contre l'oreille et j'ai l'impression de chanter comme mon père... C'est les seules fois où je cesse de m'ennuyer. Où je cesse d'oublier, d'aller dans tous ces longs oublis. Mais ma voix ne plaît à personne. Elle les rend tous nerveux et agités. Et les infirmiers finissent toujours par venir me démonter et me faire taire.

Au début, je leur résistais. Mon corps est très puissant.

Grand, musclé, d'une force redoutable. Dans les moments de colère, mon corps volait et planait au-dessus de leurs têtes comme un épervier. Quand je poussais l'un d'eux du coude, il allait parfois s'écraser plusieurs mètres plus loin, évanoui. Je restais debout, ahuri de voir une telle force en moi. J'ai du mal à croire, une fois calmé, qu'une telle force m'habite et je me demande où pouvait se cacher cette force démesurée, cette légèreté, cette facilité à me servir de mes membres lourds et pesants. Devant cette force, les infirmiers, qui m'aiment pourtant bien lorsqu'ils me lavent, deviennent fous de rage et se déchaînent contre moi : ils me battent, furieux et surpris par l'incroyable puissance de mon grand corps décharné. Ils ne comprennent pas d'où il arrive à tirer cette énergie. Leurs corps cognent au mien comme s'ils me haïssaient vraiment, mais moi je sais que non. Je râle furieusement et me débats jusqu'à ce que je tombe, les membres désarticulés et alors je me calme.

Plus tard, j'ai commencé à me laisser tomber rapidement, très longtemps avant d'atteindre la jouissance de la fatigue, avant de me sentir totalement dilué. J'ai écourté le plaisir de posséder ma force dès que j'ai compris que cela finissait toujours par une piqûre. Je m'arrêtais avant qu'ils ne viennent me piquer. Je ne comprends par pourquoi ils persistent quand même à me cogner. Ils ne me détestent pas mais ils ont horreur de ma voix et de ma force. Peut-être qu'ils détestent aussi de me voir dressé parmi eux, malade. Ils ne l'acceptaient pas de moi.

J'ai dit à Asma que je ne suis pas malade. "Ramène-moi à la maison." Je le lui ai dit longtemps après avoir su que j'étais devenu très calme. Quand ils m'ont laissé me promener où je voulais.

Ils me chahutent tous. Les infirmiers me lancent les uns aux autres. Ils me pincement les fesses ou me tripotent le membre, rigolards. Quand je me plaque les mains sur le membre pour me protéger, ils me demandent ce que j'ai à leur cacher, là. "Il n'y a plus rien, là, voyons. Il est tombé, ton bidule, tu l'as perdu." Je rigole avec eux parce que je sais qu'ils me taquent.

Je n'aime plus Asma. Je trouve qu'elle vient trop souvent. Qu'elle exagère. Je ne cesse de la voir sortir et revenir et quand je lui parle, je lui dis : "Asma, je ne suis pas malade. Ramène-moi à

la maison". Elle ne me répond qu'avec son sourire vide. J'ai fini par ne plus insister. Asma est devenue très laide en vieillissant. Ce que je vois le plus chez elle, ce sont ses moustaches noires. Finalement je me suis dit : pourquoi je veux quitter cet endroit et aller vivre avec Asma ?

J'ai su que j'étais devenu un homme très calme quand ils m'ont laissé libre dans mes aliées et venues pratiquement toute la journée. Je vadrouille où je veux. Quand les bombardements commencent, ils me demandent de les aider à descendre les malades et les effets à l'abri, c'est-à-dire la cave qui occupe la moitié du sous-sol du bâtiment. Je les ai aidés à l'aménager quand le nombre des internés a augmenté. On a réservé aux plus bruyants d'entre eux une grande pièce où on les étend, après leur avoir fait leurs piqûres pour qu'ils se calment et s'endorment...

Les veillées des nuits de bombardements ne sont pas spécialement tristes. Nous avions seulement très peur les uns des autres... beaucoup plus que du boucan des violentes explosions qui fendaient nos crânes et les ouvraient sur l'hystérie et les hurlements. Mais nous prenions les pilules rouges. Nous avions peur les uns des autres à cause de l'ombre que jettent les bougies posées sur les petites étagères à travers leurs filets brûlants et qui déformaient nos traits. Mais malgré la peur, nous nous poussions les uns les autres vers un seul coin. Peut-être parce que nous gelions, la nuit. L'asile est très humide et les couvertures en laine ne nous protègent pas du froid qui tombe dès que l'administration stoppe les générateurs qui font marcher l'électricité et le chauffage... Bien sûr, il faut économiser l'énergie, devenue rare car le pays manque cruellement de fuel. Moi, je comprends ce qui se passe contrairement aux autres qui se mettent parfois à hurler dans l'asile. Des hurlements interminables. Je réussis mieux que les bonnes sœurs et les infirmiers à les faire taire. Ils se serrent très fort contre moi. Parce que je suis physiquement le plus fort et le moins frileux, ils croient que je suis leur père. Ils se réfugient sous mes ailes comme si j'étais une grosse poularde, frottent leurs têtes contre moi, tels des poussins ou des chiots.

Comme les chiots, ils savent d'avance quand les bombardements vont reprendre, redoubler de violence, même

lorsque la nuit est totalement calme et que l'on se prépare à regagner nos chambres et nos lits. Leurs yeux s'écrouillent, hagards, exorbités. Leurs mouvements deviennent nerveux et agités. S'ils sont endormis, ils se réveillent. Des sons rauques et graves s'échappent de leurs gorges et ils se tortillent dans tous les sens...

Et les bombardements reprenaient, violents et incendiaires.

J'ai su que j'étais devenu un homme très calme parce qu'au début, je ne l'étais pas. Parce que, moi, je commençais à les voir et je savais qu'ils ne se voyaient pas les uns les autres. Et aussi, parce que je ne changeais plus brusquement d'humeur et ne passais pas d'un état à un autre sans crier gare.

Au début, j'étais généralement calme mais il suffisait que l'un d'eux se mette à crier pour que mon corps s'enflamme. Brusquement, mes cheveux se hérissent et je commence à tanguer sur des fils en métal électrifiés. La farce incroyable se réinjecte dans mes veines. Mon corps se raidit sous le choc d'une décharge insoutenable qui m'envoie contre le mur jusqu'à ce qu'elle résonne, jusqu'à ce qu'un bourdonnement profond, haché, couvre le vacarme des obus qui tombent, efface tous les sons et les dilue dans sa résonance à lui, dans la volupté de son écho à lui, son écho unique.

Mais maintenant, je sais que je ne suis plus le même.

Paris, 1993